

## LE CULTUREL SUR LES CHEMINS DE LA TRADUCTION

Muguraş CONSTANTINESCU<sup>1</sup>

Ce deuxième numéro pour l'année 2017, réalisé en double coordination, assurée par un chercheur de Beyrouth, Liban, et une chercheuse de Suceava, Roumanie, se place par cette collaboration même sous le signe du dialogue interculturel. D'ailleurs la collaboration fructueuse entre des chercheurs et enseignants de la traductologie de l'Université libanaise Saint-Joseph et l'Université roumaine Stefan cel Mare, date depuis 2004, année de naissance de la revue *Atelier de traduction*, ce qui augurait déjà de son ouverture culturelle.

« Le vol 28 », « Destination Beyrouth », comme intitulé Henri Awaiss le dossier censé couvrir la deuxième tranche de réponses à la question/interrogation « Avez-vous dit culturel ? » est riche en contributions qui mettent en lumière la dominante annoncée par le sous-titre.

Le dossier tout entier embrasse une formule dialogique, en commençant par l'« Entretien » du numéro, qui de façon exceptionnelle, y est compris. Il s'agit d'un entretien à trois : les professeurs et traductologues Henri Awaiss et Jarjura Hardane qui adressent des questions, ciblées sur la traduction, à leur collègue - professeur, poète et philosophe - Jad Hatem, réponses réparties en trois sections et thématiques, comme l'explique bien Henri Awaiss dans son préambule au dossier thématique.

Le dossier du numéro/vol 28 constitue une première par sa structure et par les contributeurs qu'il réunit, car c'est la première fois qu'un philosophe est l'invité de la rubrique « Entretien », d'une part, et que, d'autre part, de jeunes chercheuses, en train de terminer leur thèses de doctorat, donnent leurs avis dans des micro-entretiens sur des questions concernant le culturel, dans un dialogue initié par leur directeur. Cela fait partie d'une certaine culture du dialogue qui se porte bien à l'Université Saint-Joseph, si l'on pense à l'entretien « collectif », pour ainsi dire, réalisé, il y a quelques années, avec le traductologue Jean-René Ladamiral, publié en 2010 sous le titre *Jean-René Ladamiral, le dernier des archéotraductosaures, interviewé par l'ETIB*, Beyrouth, Ecole des traducteurs et d'Interprètes de Beyrouth, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université Saint Joseph, Collection Sources-Cibles. Cette formule originale et très stimulante a continué par la rencontre avec Marianne Lederer, conduisant en 2012 à un volume tout aussi intéressant où la traductologue de la théorie du sens est, à son tour, interviewée par l'ETIB. Et être interviewé (e) par l'ETIB

---

<sup>1</sup> Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, mugurasc@gmail.com

veut dire être, en égale mesure, à l'écoute des enseignants et des responsables, qu'à celle des étudiants.

En revenant à l'entretien avec Jad Hatem, il s'agit d'abord d'une réflexion profonde du philosophe et écrivain libanais sur la traduction en général, des pensées en mots, sur la traduction de la langue angélique dans la langue humaine. La pratique traduisante est pour Jad Hatem plutôt un « accident », lorsqu'il donne lui-même une version pour un ouvrage qu'il commente et interprète dans ses écrits mais elle peut être parfois une nécessité, lorsqu'il renvoie à tel ou tel passage cité d'une autre langue. Pour ce qui est de ses rapports avec ses traducteurs vers plusieurs langues et cultures, ils se situent pour la plupart sous le signe de l'échange et de l'amitié, malgré quelque désaccord ponctuel sur telle solution traductive qui ne nuit pas véritablement aux échanges entre auteur et traducteur.

Le dialogue entre le professeur Henri Awaiss et la chercheuse doctorante Rawan Ghaly, porte sur la traduction des auteurs appartenant au mouvement surréaliste, né dans certaines conditions en Europe et leur traduction, qui vire à l'adaptation culturelle, dans le Pays des Cèdres. Dans cet entretien entre maître et disciple, on débat aussi du comportement culturel tel que l'entend Marianne Lederer, d'une (im)possible mondialisation du mouvement surréaliste ainsi que d'une traduction humaine et non automatique à laquelle les textes surréalistes se prêtent.

L'entretien du maître avec Rita Rouselle Matta porte sur le texte à traduire, envisagé comme une construction, rigoureuse et bien définie et, par la suite, sur la place du culturel dans cette architecture mais également sur le rôle de la théorisation traductologique dans la pratique traduisante. Comme nous avons pu le constater à d'autres occasions, la place des métaphores est importante dans la réflexion traductologique d'Henri Awaiss, chose visible aussi dans la figure, proposée avec bonheur, du « petit et frais jardin », où la doctorante, entrant avec grâce dans le jeu des métaphores, croit trouver un espace de liberté, « celui de la traduction, du traducteur, du texte, du lecteur ».

Certaines contributions de la section « Articles » restent dans la thématique du culturel, en l'abordant dans des perspectives différentes mais ne couvrent plus la « Destination Beyrouth », ce qui explique la place qui leur a été attribuée dans ce numéro structuré d'une façon plus particulière vu sa partie dialogique plus importante que d'habitude.

C'est le cas, par exemple, d'Antoine Constantin Caille qui se penche dans son article sur deux limites culturelles à la traduction, notamment, l'intertextualité et l'idiomatisme, tandis que Sonia Vaupot s'intéresse à la résistance en traduction sur un corpus de Dany Laferrière, traduit en slovène. Le premier auteur prend pour objet d'étude un corpus hétéroclite, ce qui ne lui facilite pas la tâche, composé de textes littéraires, titres de film, paroles de chanson où l'intertextualité pose problèmes aux traducteurs et où souvent les

Idiomatismes lestés de culturel sont bien présents. Le chercheur des États-Unis se préoccupe surtout de la menace de perte qui pèse sur les « résonances » et « échos » intertextuels de certaines unités du texte original. En déployant un éventail d'exemples, qui passent par des textes essentiels ou d'autres incontournables par leur popularité, Caille étudie les techniques traductives qui préservent dans une certaine mesure l'intertextualité de l'original. La menace de perte ou d'atténuation du culturel se retrouve dans le cas des idiomatismes, ce qui montre que pour le culturel la traduction est une dure épreuve qui touche parfois aux confins du traduisible.

Une problématique semblable préoccupe Sonia Vaupot qui analyse par quelles stratégies les noms propres et les expressions argotiques, qui foisonnent dans les textes de Dany Laferrière et montrent une certaine résistance à la traduction, passent dans la langue traduisante, en général, et dans la langue slovène, en particulier. A cela s'ajoute la « fragmentation culturelle » de l'identité d'un écrivain d'origine haïtienne, vivant et publiant au Québec, qui, tout en proclamant son « américanité », écrit en français et est reconnu et primé dans le monde francophone.

Des plages d'intraduisibilité parsemées dans son oeuvre passent dans le texte traduit par report, surtout aux cas des noms propres, d'autres sont apprivoisées par des explicitations. En revanche, les expressions argotiques semblent opposer une plus grande résistance à leur passage dans la nouvelle langue et les solutions de la traductrice slovène vont vers le changement et l'atténuation du registre, car les unités argotiques seront rendues en registre populaire et, parfois, même en familier.

L'article de la chercheuse libanaise May El Haddad porte sur un important chapitre de l'histoire de la traduction orale, notamment la manière dont les interprètes sont vus par les historiographes arabes du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle. Le mérite de cette recherche sur le passé de l'interprétation est d'autant plus grand que les études sur cette matière sont rares et les témoignages des historiens et des chroniqueurs à ce sujet sont avariés et peu nombreux, sans doute parce que l'interprète est vu comme un simple agent de communication, en laissant de côté la difficulté d'une telle tâche d'assurer la « liaison entre commerçants, entre alliés ou souvent entre ennemis », tâche qui le plonge dans le cœur de la vie politique. En plus, malgré leur rôle pluriel d'intermédiaire, de porte-parole, de messenger, sur ces traducteurs de la parole éphémère (*Verba volant !*) pèse le point ingrat de l'anonymat, partagé longtemps, comme on le sait bien, avec celui des traducteurs de textes. Même si la sortie de l'anonymat de tel ou tel interprète, dont le nom a été ignoré dès son vivant, n'est plus possible, mettre en lumière leur travail est une admirable entreprise. Elle nous rappelle, toute proportion gardée, celle d'Yves Chevrel et de Jean-Yves Masson et leur projet (entraînant des centaines de chercheurs) - *Histoire des traductions en*

*langue française* - qui vise, entre autres, de réparer l'injustice faite pendant des siècles aux traducteurs :

Il est temps de mettre fin à cette méconnaissance. La présente entreprise vise à reconnaître aux traducteurs toute leur place, essentielle. Elle s'insère par là dans un courant de recherche contemporaine qui, en ce début de XXI siècle, vise à réhabiliter, dans la vie intellectuelle, les intermédiaires (Chevrel, Masson, 2012 : 14).

Une exploration de l'histoire des traductions, cette fois-ci, en moyen français est faite, de façon agréablement surprenante, par le chercheur coréen Junhan Kim qui analyse avec acribie l'histoire textuelle du manuscrit bnf fr. 241 de *La Légende dorée* par Jean de Vignay. La comparaison et la confrontation des textes sources est une bonne occasion de revoir le rôle de l'étude philologique comme appui important dans l'histoire (textuelle) des traductions. C'est aussi l'occasion de comparer la démarche du chercheur à celle d'un détective qui trouve le détail révélateur, dissipant les confusions et permettant de mener à bout son enquête, dans notre cas textuelle et même, pourrait-on dire en pensant au fameux ouvrage de Genette, palimpsestuelle.

Avec les deux dernières contributions de la section « Articles », nous revenons à l'époque contemporaine ; l'article de la chercheuse suisse Mathilde Vischer Mourtzakis, nous fait plonger dans les théories actuelles concernant la traduction poétique, avec des références à la production française et italienne.

La difficulté pour la chercheuse d'identifier les repères dans les tendances du présent vient de la double casquette que les théoriciens portent : « Très souvent, les théoriciens sont aussi des praticiens, et très souvent également, les praticiens sont aussi des poètes. Il est donc rare que le point de vue de ces réflexions soit clairement défini. ». La chercheuse de Genève réussit, malgré ces difficultés, à identifier trois grandes problématiques de la traduction poétique (in/traduisibilité de la poésie, statut du traducteur d'un texte poétique, la question du rythme dans ce type de traduction) qu'elle analyse, compare, commente, complète, en dévoilant la maîtrise d'une riche et récente bibliographie de ce domaine, encore délaissé par les traductologues purs et durs.

Par l'article qui clôt cette section, autant riche que diverse, son auteur Ahmad Helais propose une vision didactique sur la formation des apprentis-traducteurs, dans son pays, l'Arabie Saoudite.

Le chercheur saoudien fait une pertinente analyse de quelques lacunes dans ce domaine en plein mouvement et se penche surtout sur les perspectives interculturelles d'une telle formation, en rappelant de la sorte la problématique difficile à épuiser de la complexité culturelle à l'épreuve de la traduction.

La rubrique « Portrait de traducteurs », assurée par Raluca-Nicoleta Balațchi et Anișoara Daniela Motrescu met en lumière le traducteur contemporain, Nicolae Constantinescu qui bouscule les clichés d'invisibilité et de discrétion, qui ont longtemps pesé sur le traducteur, par son site et par son blog. C'est un traducteur adapté aux nouvelles tendances de communication avec son public qui fait connaître, par l'intermédiaire de l'internet, son travail traductif et qui aime réfléchir sur le traduire. L'équipe que forment la chercheuse chevronnée Raluca-Nicoleta Balațchi et la jeune diplômée du master de traductologie à double diplôme de l'Université de Suceava et de l'Université de Chisinau, Anișoara Daniela Motrescu est un bon et heureux exemple de ce qu'on pourrait appeler « recherche collaborative ». L'esquisse de portrait qu'elles réalisent est, par sa solidité, par sa part de théorie mais également par sa fraîcheur un modèle à suivre.

Dans la rubrique « Fragmentarium - Irina Mavrodin » une autre jeune diplômée du master mentionné, Camelia Violeta Chirciu (Sava), rend en français un texte où la traductrice de Proust réfléchit sur le roman poétique que ce dernier a proposé, intitulé « La robe et la cathédrale », deux mots emblématiques choisis par l'écrivain pour parler du « faire » créateur et de sa matérialité, idée chère à Irina Mavrodin.

Dans la rubrique « Relectures traductologiques », la soussignée se penche à nouveau sur l'ouvrage de Nicolas Froeliger concernant les noces de l'analogique et du numérique, tête de la série « Traductologique » des éditions Belles Lettres, au moment où paraît dans la même série l'ouvrage de Luther *Sur la traduction*, dans la version française de Catherine A. Boquet, nouvelle parution qui montre bien la carrière brillante de la série.

La dernière section réunit les chroniques pour deux très intéressants colloques et les comptes rendus sur cinq ouvrages de traductologie qui ont attiré l'attention des intéressés. Il s'agit, tout d'abord, d'une belle chronique faite par la chercheuse polonaise Barbara Brzezicka pour le colloque sur la traduction de philosophie de l'Université de Liège, chronique intitulée « Traduction et philosophie : des liaisons prodigieuses », où le syntagme à allure intertextuelle fait comprendre l'enthousiasme de la chroniqueuse vis-à-vis des débats auxquels elle a participé. La chronique de la chercheuse italienne Mirella Piacentini concernant le Colloque International « Traduire les sens en littérature pour la jeunesse – Translating the Senses in Children's Literature » est plus restreinte et résumative mais montre bien l'intérêt que le colloque organisé par le centre de recherche TRACT (Centre de recherche en traduction et communication transculturelle) de l'Université Paris III, Sorbonne Nouvelle a pu éveiller. Cela d'autant plus que le mot « sens » avait été choisi expressément pour son homonymie, censé renvoyer, tantôt aux cinq sens et tantôt à une signification, homonymie bien exploitée dans les communications présentées.

Pour ce qui est des ouvrages recensés par Raluca-Nicoleta Balașchi, Daniela Hăisan, Zamfira Lauric (Cernăușan), Ionela-Gabriela Arganisciuc et Marinela Racolța (Popovici), ils sont parus l'un à Arras, un autre à Anvers, deux en Roumanie, à Iasi et, respectivement, à Timisoara, et l'un à Rennes. Ils traitent des problématiques diverses comme la relation entre linguistique et traductologie, la génétique de la traduction, l'histoire des traductions et traducteurs roumains, la traductologie roumaine et les contes des Grimm à travers la traduction et l'adaptation ainsi que leur réception.

Imaginé initialement comme un vol à destination de Beyrouth, ce numéro n'a tenu que partiellement sa promesse car, en dehors du « Dossier thématique » et fonction de la provenance des contributeurs, il a exploré d'autres chemins de la traduction et de la traductologie qui lient pays et continents, cultures et civilisations des plus diverses.

Comme le dit si bien mon co-pilote et expert en vols /sur-vols culturels, le professeur Henri Awaiss, le chercheur en traductologie a pour devise « toujours voyager » et, comme on le savait déjà et comme on l'a redécouvert à nouveau, les chemins de la traduction sont innombrables, parfois tortueux, parfois enchevêtrés mais toujours grouillant de défis et de tentations.

#### Références bibliographiques

Chevrel, Yves, Masson Jean-Yves, « Avant-propos », *Histoires des traductions en langue française* sous la direction de Chevrel, Yves, D'hulst, Lieven, Lombez, Christine, Verdier, Paris, 2012.